

Julie Stanton

Là-bas, l'Isle-aux-Grues

Avec cinq photographies
de Régis Mathieu

« **LE DIRE** »

Les heures
bleues

DE LA MÊME AUTEURE

POÉSIE

Requiem pour rêves assassinés : Hommage à Pablo Neruda,
photographies de Régis Mathieu, Montréal, Les Heures bleues, 2004

Là-bas, l'Isle-aux-Grues,
photographies de Régis Mathieu, Montréal, Les Heures bleues, 2001

La Passante de Jérusalem : Chant d'amour et de mort,
œuvres de Gernot Nebel, Montréal, Les Heures bleues, 1999

À vouloir vaincre l'absence, Montréal, L'Hexagone, 1984

Du mirage de sel, Pintendre, Éditions à mains nues, 1983

La Nomade, dessins d'Andrée Veilleux, Montréal, L'Hexagone, 1982

Je n'ai plus de cendre dans la bouche,
œuvres de Jovette Marchessault, Montréal, La Pleine lune, 1980

ROMANS/RÉCITS

Le Désir fantôme, Montréal, Leméac, 1996

Miljours, Montréal, L'Hexagone, 1989

Ma fille comme une amante, Montréal, Leméac, 1981

BEAUX-LIVRES

Carnets de l'Isle-aux-Grues,
en collaboration avec Régis Mathieu, Montréal, Les Heures bleues, 2009


Le Parlement en lumière, photographies d'Eugen Kedl,
Québec, Commission de la capitale nationale du Québec, 2001

Là-bas, l'Isle-aux-Grues

LES HEURES BLEUES

Case postale 219
Succursale De Lorimier
Montréal (Québec)
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)
www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)
www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-78-1 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-99-6 (PDF)

ISBN 978-2-924063-98-9 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ, BAC, 2011

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
© 2011, Les Heures bleues et Julie Stanton

Éditions électroniques :
Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Julie Stanton

Là-bas, l'Isle-aux-Grues

Avec cinq photographies
de Régis Mathieu

« **LE DIRE** »

Les heures
bleues

En hommage à la patience séculaire des gens de l'Isle-aux-Grues, ainsi qu'à la confiance d'Alice Vézina et de Thomas Boissinot, dont la maison a permis de nourrir ma quête.

*Et les îles, toutes îles se cherchent
un parentage et à nous refaire un
horizon pour profiter de nos yeux
les plus lointains.*

PIERRE PERRAULT, *Toutes isles.*



D'OR ET D'EAU DOUCE

*... le souvenir d'une certaine image
n'est que le regret d'un certain instant.*

MARCEL PROUST,
Du côté de chez Swann.

EN CE LIEU précis de la Terre, il y a d'autres jours, d'autres nuits et d'autres métamorphoses ; le tracé, à force de haches et de herbes, d'identités singulières au milieu du Saint-Laurent.

Longtemps, tu n'as rien su de l'endroit, le seul capable d'abolir chez toi la tentation de l'ailleurs.

Or t'y voici, éclaboussée de verts et de neige, sur le versant mauve de ta vie déchirant l'air.

Dans l'arrogante beauté de ce qui perdure.

L'agitation d'un métro serait ici dérisoire, une sorte de sacrilège.

Mais le vent, d'un point à l'autre, a des tourmentes parfois jusqu'en l'œil collé à la fenêtre de novembre dont on ne sait s'il regarde dedans ou dehors. Et ce qu'on regarde est nécessairement le grand large.

Il revient en juillet, vent d'apparence anodine. On le prie de s'en tenir à cela des semaines entières dans les battures.

L'éblouissement d'un vol très haut de sarcelles. L'ordre parfait des choses, un livre à la main grandeur nature.

Pourquoi aller plus loin ?

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Si tu veux, si tu continues de vouloir, la lenteur te fera sa proie loin des rythmes destructeurs. Le temps t'est compté.

Quand chacun si peu nombreux sur l'île va son quotidien, tu vis sans alibi à l'heure de Times Square ; mille feux rouges et que du bruit.

Ce que tu entends, c'est le silence dans le silence et c'est tout dire.

Tu penses à un monastère à ciel ouvert. À un coup de foudre sensuel et mystique. De quelle mémoire s'agit-il ?

Consentir avec un goût de sel sur la langue.



Surseoir à l'inutile en accueillant en toi ce qui en lui te traverse, si tant est que les mots gravés de Rimbaud au flanc du « Bateau ivre » te font écho. Et le poète par-delà la mort te répond.

Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !

L'encre à plein goulot d'où chacun des poèmes a surgi, que chacun des alcools enflammait. Quand tu y penses, tu t'y vois de vers en vers dans un face à face entre le ravissement et la fiction.

Et juste assez de mélancolie pour oublier ce qui emprisonne.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Qu'au milieu des joncs, une goélette affiche Rimbaud en toutes lettres, il faut remercier madame O'Neil. Du bois éteint, elle a dressé un étendard au bord de l'horizon. Son ombre glisse dans la brise, transparente et profonde.

D'où souffle l'ouest souffle désormais le poème.

Tu l'enfouis d'un vif éclat pour mieux voir en toi-même.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Tant d'espace qu'à marcher tu n'en finis plus d'observer la géographie du monde : Venise ou les *favelas* de São Paulo, la vie courante de Harlem ou ce qui en toi bouge dépaycé.

Sur la route qui n'a d'issue que le fleuve, la lenteur de nouveau te porte. La splendeur à petits pas.

Titres, encres et proses, tu voudrais tout retenir en avançant. Le chant des vagues autant qu'ailleurs les analogies et les fièvres.

Prêter l'oreille intimement accordée à ce que tu vois qu'elle entend.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Que l'île jamais ne s'achève, ni ses bruissements ni ses fureurs
jusqu'au mollet dans la poudrerie.

T'y ancrer d'os et de liberté, tu te prends à le croire.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

douze juillet

Un matin d'alouettes et de brume. Quelque chose qui ressemble à la paix flotte au-dessus du clocher de l'église de Saint-Antoine-de-l'Isle-aux-Grues ; rouge est le toit. Rouge aussi est le sang qui coule sur des terres de haine et de charniers où des peuples qui autrefois, hier peut-être, marchaient vers Dieu ainsi qu'un père, gisent anéantis.

« Suis-je la gardienne de mon frère ? » Cette question me poursuit quand, amoureuse, habitée par le poème, les images me traversent de tant de lieux où, même s'il est calme, le ciel pèse d'airain sur les êtres.

Pourquoi tant de douleur et moi épargnée ?

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

La vue de la salicaire ne m'a jamais procuré un tel sentiment de fragilité.



MELINDA ET JULIANA
en effleurant l'imaginaire

*...je vous porte dans vos silences
historiques dans vos cloîtres dans
vos fenêtres d'inquiétude dans vos
gestes séculiers sous le lustre de vos
tâches secondaires et pratiques.*

MARIE UGUAY, *L'Outre-vie.*

À LA POINTE de ton stylo, des visages s'installent entre les lignes du passé. S'y faufilent, à plusieurs par page, des voix sans aucune logique et parfois dans la langue de Shakespeare.

Tant elles se répandent la nuit à la vitesse des mots qu'il faut les faire taire, mais si peu résistent à l'ouverture des paupières ; repartent se mettre à l'abri d'un excès de souvenirs.

Peut-être fallait-il les retenir à l'encre fictive.

Chuchotent encore Melinda et Juliana McPherson que tu entends en soulevant le rideau. Ce pourrait être les sœurs Brontë hors du contexte et des landes.

Ou quiconque naît et meurt ainsi qu'une île dans une île, et davantage si on est une femme au plus fort du désir.

L'hiver de 1853 sous leurs deuils. Les heures creuses s'infiltrèrent jusqu'aux veines, le sang froid.

Soupirent après le retour des oies sauvages ; de ce moment, leur solitude plierait bagage. Du moins le pensent-elles, on peut le croire.

Elles auraient le front penché sur leur broderie ; il y a des motifs à cela sous l'aiguille et les sens. Dehors, des cordes de bois pour pendre l'ennui au feu de l'haleine rêche entre les lèvres.

Personne ne vient, ni l'amour.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

D'improbables amants, chacune en prend le risque à la lunette d'approche dès qu'une voile se mêle aux voiles des femmes.

De L'Islet à Berthier-sur-Mer le paysage distille entre leurs cils où nul capitaine ne s'échoue, la déception sans retour.

Leur quarantaine s'effiloche à la pointe de l'île. Voici maintenant qu'à l'âge se greffe le manque horizontal et musqué de l'homme.

Elles seraient seules ensemble.

Un manoir si près à l'est où elles sont si loin.

Y vivre en suspens avec des répliques qui surgissent des objets cruels :

— *Do you remember how father liked this geographic book ?*

— *I remember him reading.*

— *Do you remember mother in this rocking chair, with baby Eliza ?*

— *I remember father looking at them...*

Se souvenir. C'est de cela qu'il s'agit, de cela désormais pour les filles du seigneur John.

Fatalement entre minuit et le grand salon, sa silhouette fantôme ; celle aussi, dès qu'elles s'y hasardent, de Daniel McPherson. Leur grand-père, vous voyez.

Les silhouettes bougent, panoramiques, là où commence ce qui finit d'un ordre ancien.

Qu'elles riaient d'entendre rire Sophia n'est qu'une scène parmi les autres de leur mère au jardin des anniversaires nombreux ; à chacune ses robes choisies.

Mary Kelly plus que quiconque au milieu d'elles. L'aïeule glorieusement parée, surveillant la naissance du siècle noir déjà.

N'avoir rien su ou presque des batailles en mer de l'Angleterre, elles grandirent sous les *darlings* et les *kisses* et des *tendernesses* paratonnerres ; *grandfather* et *daddy* en tant que gardiens par excellence.

La voie d'évitement des langues leur apparaîtra plus tard, les esseulant.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Il s'agit d'un pur dimanche ou d'un peu de pluie pour que dans les bocages, le potager, le moulin, elles se perdent partout où le cœur est friable.

Les morts avec les morts, Eliza sur le continent.

Comme si toute une île était partie quelque part.

Naturellement où c'est le plus écho, les enfants de James Church et de Margaret Clarke – gardiens de la ferme où qu'elles aillent et d'où qu'elles reviennent – creusent le manque au ventre.

Quand ils disent « *mother* », elles entendent ceux qui auraient pu être les leurs au grand galop dans les chambres. L'éclat des fêtes brille par leur absence qu'astiquent Raphaël et Céline à chaque étage de mémoire ou d'amnésie volontaire.

Melinda et Juliana en effleurant l'imaginaire.

« *Don't cry Juliana darling* », dit l'une à l'autre lasse d'attendre sans rien attendre, que l'aurore demain consolera.

Ce qui s'en va des glaces amène ce qui s'en vient du ruisseau. Cap-Saint-Ignace à portée de canot ; y croire enlacées debout sur la véranda. Le printemps est ici.

Elles s'ouvrent à l'attraction, les seigneuses, pendant vingt ans encore qui vont et viennent sans y être vraiment pour personne.

Cette façon d'exister, avec des châles constamment.

L'odeur de la vie c'est de nouveau la vie.

La bouche se réchauffe dont elles n'espéraient plus qu'elle sourie.

Enfin un peu de tendre dans l'œil en bouquets magnétiques :
angélique noir pourpre une à une, quenouille outrageusement
de velours, aster des bois et liseron des champs entre les doigts
jointes, l'écarlate des asclépiades.

Les herbes d'avant l'hiver s'enracinent vives en débridant le cœur.

Si pareilles, Melinda et Juliana McPherson, à vouloir ce que
voulait Sophia d'impatiences et de prodiges.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

C'est par l'inattendu de l'île qu'elles seraient par moments sauvées.

Il y règne en mars de soudaines accalmies. À l'idée que tiendront bon le tiède, le léger, la fêlure, de petites ferveurs sous la dent éclatent à mi-mot.

Un tableau se dessine qui va bientôt éclore d'un Riopelle.



vingt-neuf juillet

C'est arrivé samedi dernier. Carambolage monstre sur l'autoroute aux abords de Saint-Michel-de-Bellechasse où mon destin était de ne pas y être et pourtant, ce trajet est celui du voyage répété vers l'île. Ç'aurait pu être moi agonisant dans un juillet définitif.

Ils allaient cueillir l'été déjà si beau. Ils se disaient probablement des choses banales. Mais devant toujours plus d'espace où le fleuve sur la gauche leur ouvrait des perspectives, les murs s'effritaient de la grisaille à la petite semaine. Des gens les attendaient avec des fruits, du vin et des confidences. Si quelque souffrance les tenaillait, elle leur avait sans doute accordé un répit. Inutilement, car l'âme s'est éteinte sous la tôle ravageuse.

La blessure, c'est aux autres qu'elle est venue, penchés sur des cercueils soudains.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Il n'y a pas un jour où je ne pense à la mort.



DES CIELS CHAQUE JOUR ABSOLUS

*Dans ces moments me gagnent une
sorte de vague à l'âme et une vague
nostalgie qui apparaît et disparaît.*

FERNANDO PESSOA,
Le Gardeur de troupeaux.

SOUS L'ORANGÉ d'un ciel où se fondre en ne bougeant rien
du présent, ce qui te sera donné de vivre pourrait se vivre ainsi.

Tu t'en souviendras que le soleil sombrait d'or sous tes paupières,
puis le tonnerre l'œil grand ouvert. Ce sera comme si d'avoir été
dans le vif du sujet, tu avais appréhendé l'obscur de la Terre.

Un enfant qu'on égorge venait de naître dans la plaine de Mitidja
luisante d'os sous la lune d'Algérie.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Les signes ce soir d'un orage annoncé, tu les enregistres à quelques perceptions de ce qui te garde attentive au vertige.

Depuis l'aube jusqu'aux Laurentides autour d'un parcours qui s'invente, tu écris avec la main sur le temps les secondes qui s'égrènent.

Tu diras que c'était l'île vécue de l'intérieur, et que les civilisations passent.

L'archipel se répand en face, troublant.

L'Île-au-Canot à l'étable sur ce qui ne cesse de s'embrumer depuis l'angle où tu te tiens. Dans les noirs qui la bleussent au couchant, l'Île-de-la-Corneille dérive zigzaguant vers l'Île-à-Deux-Têtes, nue et couchée.

Étrangère d'où vient-il que tu t'y reconnais par fragments ? Une vision empruntée ou ce que tu pressentais de tes racines d'eau ?

Être au centre de soi prend physiquement tout son sens.



Le gris a succédé au sombre sur le point de céder et il cède. Tu laisses advenir en toi le pâle. Qu'est-ce donc qui s'est évanoui ?

Le ciel sous chacune de ses formes, c'est ce qu'il y a au-delà qui d'évidence t'arrache à l'ordinaire.

Tu écris.

De surcroît, cette maison quand il pleut t'ouvre à ce que tu tais quand la chaleur accable jusqu'au verbe. Avec l'amour au-dedans, quoi demander de plus à ce lieu qu'il ne te donne déjà, de la seule certitude d'y être unifiée ?

Cher amour des jours comptés, en humant la peau et le bois.

D'un ciel à l'autre, lui et toi passez des heures à vous rapprocher de ce que vous êtes.

Tu dis que tu diras toujours que l'ivresse c'est lui, et qu'à vrai dire écrire aussi. D'où la main qui hésite parfois au tournant d'un mot ou du visage.

« Autrement, qu'en serait-il de la fascination ? »

À penser qu'elle advient si vite, la mort, tu étreins de plus près ta conception de l'amant.

« Ne meurs pas ! ou je te tue. » Qu'il rie ne change rien à ton amour sur le qui-vive, non plus qu'aux terribles douceurs des corps graves.

De si parfaits moments que restera-t-il qui ne sera plus ni proche ni lointain, mais d'avant et d'après ? Le nom de l'Isle-aux-Grues bien en bouche, tu chercheras où alors blottir ta douleur.

Ta douleur en rêvant qu'il soit comme maintenant et encore, ici.

Le temps est un corridor étroit si tu ne t'y engouffres en défiant tes fragilités. À chaque jour qui se lève, tu prends tous les risques à bras-le-corps.

Tu braves le flux et le reflux avec l'audace des aveux et superbement l'aube sur tes seins.

Et ce bleu qui sort vivifié de l'ombre comme toi d'une si grande tendresse.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Même pour une semaine, quitter l'île rien que d'y songer t'en rapproche.

Que faire du chaos quand en multipliant les ciels, le tumulte d'exister s'est enfin assourdi ?

Du traversier, ce que tu aimes s'en éloigne avec des ondes de surface qui à la longue s'éteignent, amères et majestueuses. Des pensées de retour brassent leurs eaux où frémit une poignée de brise du côté tiède de la nuit.

L'encre à la dérive jusqu'à tard dans la suite du poème.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Qu'as-tu à gémir toi qui as tant et que tu sais, ô plénitude, ô pourpres, tout retrouver intact ors et azurs.

Souviens-toi des peuples en déroute à cet instant qui passe délirant de beauté.

Toi, l'île, la quittant puis la retrouvant, il t'arrive de parler de bonheur.

De plus en plus paradoxale, tu vogues au seuil de ta conscience.

dix août

David, Alexandra, Catherine, Isabelle, Élie, votre image cette nuit m'est entrée dans le cœur pareille à une écharde de lumière. Tandis que le mot « peuples » me déchirait, j'ai brûlé mes vaisseaux en admettant que sans doute jamais nous ne serions celui qui, debout, se réclame de sa liberté.

Dont rêvait Miron le magnifique, ce poète qui a tant voulu nous rapailler.

Enfants de mes enfants, que portez-vous en vous qui m'habite en écrivant vos prénoms d'une tendresse si vive ?

Blaise et Hubert, Charlotte, qui peut-être naîtront quand je ne serai que ce que j'ai été dans votre souvenir, cette langue qui m'a façonnée en nommant ma joie et ma douleur, penser qu'elle pourrait ne plus être la vôtre, c'est être nulle part où résister.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Il en est de l'écriture comme de l'amour : tous deux me conduisent par des chemins nocturnes où ce qui me hante inspire la page et le désir.



Tandis que se rapproche
LA FRONTIÈRE NUE DU PAYSAGE

Je vous avais dit qu'il fallait voir.

MARGUERITE DURAS,
Le Navire Night.

À BORD du Grue-des-îles, il est vingt-deux heures en été. Ce pourrait être le navire *Night* sur le Mékong, partout où un traversier crève la nuit sous le couvert des identités

Rien n'est plus énigmatique que les âmes anonymes et réunies.

Vous y étiez peut-être.

Sur le pont et dans l'immédiat, il t'arrive d'ignorer jusqu'aux noms.

Même les sachant, ce que tu en connais se perd dès que la fiction brouille leur histoire.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Tu reviens, inévitablement reconquise.

Naviguant de soir, c'est par clair-obscur que Montmagny s'amenuise à l'œil nu de tous bords tous côtés.

Quelqu'un qui se tait te parle de désespoir. Tu entends ce qui est écrit sur son front. Celle-ci sourit qui ignore le ravage. D'autres, tous les autres, semblent accoudés à leurs rêves.

Quelqu'un n'en finit plus de se taire dans toutes les langues.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Privée du manuscrit, forcément tu en doutes. Si jamais tu t'y remettais et toujours tu t'y remets, tu en douterais encore.

C'est d'ailleurs quand on n'y croit plus qu'écrire est heureux, dit-elle.

Sur la ligne d'horizon, des pierres bleues accueillent les marées puis les marées laissent l'écume advenir.

Puis aucune peur, que l'abandon.



En plus des îles en archipel, l'odeur âcre du foin avant l'ombre des champs ; des lucioles par milliers et à pleins feux ; de l'air à volonté sans y penser, vigne vierge et verge d'or. Comment ne pas succomber à ce qui s'en vient qui abonde ?

Les hautes cheminées parfaitement absentes ne te font pas perdre de vue la Terre.

T'y voici presque, abordant ce qui s'y passe.

Les bas-fonds de Calcutta sous un vent rare, ses détritiques qui nient la création du monde ; l'enfant déposé sur le sol à côté de l'horreur, inconsolable dès qu'il ouvre la bouche sur tout ce qui se perd.

Chasser l'image si elle n'embaume, puis t'en repentir baignée de trèfle et de luzerne d'où, en s'envolant, un râle jaune t'arrache aux larmes.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

De ce que tu entrevois, ne dis rien à personne d'autre qu'à ceux que la solitude longue, la solitude évidente et infinie d'une île ouvre à la condition humaine.

Tu ne parles plus, ni même de cela. Tu contemples.

Tantôt la rive. Qui cache juste assez d'inédit pour vouloir capter ce qui s'ensuit.

Avec cette lune, les effets à long terme de tes éveils et visions risquent d'être à découvert. Si c'est contre ton gré, il te suffira de prendre le chemin du Quai jusqu'au chemin du Roi dans un geste d'au revoir ; ou d'oubli.

Car aller où l'on va d'une fois à l'autre chaque fois, crée parfois l'adieu.

Les galets par strates se sont rapprochés, il n'est pas minuit.

Perceptible rouge à la lisière des cils, l'église à genoux au centre de l'île pratique l'art de la mémoire au mieux des vies comme à leur déclin.

Des rituels, de jadis à autrefois à aujourd'hui, célèbrent ceux qui furent, qui sont, ne sont plus que des noms où il n'y a plus de voix.

Eau bénite et eaux fatales confondues, *Requiescant in pace.*

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Avril 1864. Charles Roy, Charles Lemieux, Augustin Lavoie ne sont pas revenus ni en canot ni jamais que le fleuve a noyés. François et Joseph Lachaine, Alexis Vézina, août 1887, non plus du cœur de l'archipel.

Si elle ne s'est fracassée contre tout espoir, leur âme dort extrêmement.

Au creux des fosses, l'éternité des eaux passagères.

Détours et tombeaux te mènent à la mi-carême où entrée pour
percer les secrets du merveilleux on t'en offre un excès.

Paillettes et perruques en cortège, dentelles et satins au pas de
deux. Ces formes qui scintillent et virevoltent et qui se scindent,
des femmes d'infinie patience les ont cousues d'extravagantes
couleurs.

Qui danse, demain n'en fera plus cas sous un masque mortuaire
où tu entrevois ton propre regard.

D'ici là, vis de ta très belle mort l'équivoque mascarade. Assume
autant à l'île le vertige que face au vide.

dix octobre

L'île glisse vers des ocres et des jaunes qui me chavirent. L'espace s'agrandit sous le dénuement, étreint le noyau pur du paysage.

Certains matins où je doute même de l'espérance, la fragile lumière d'automne me réconcilie avec le genre humain. Un visage qui s'ouvre, dévoilant quelque vulnérabilité, et j'accède à l'autre dont le mystère un bref moment se fissure. Me gagnent alors des bouffées de tendresse pour cette femme, cet homme. Les frontières s'abolissent dans un geste, un aveu sous un arbre bientôt crevassé par le gel, tandis qu'ailleurs c'est l'été ou que les pluies noient des rizières, ou que l'amour est parvenu à son terme.

C'est parfois une personne inconnue, et parfois ceux que j'aurai de si près connus et tant aimés. Je me souviens de Rutebeuf et je demeure l'oreille tendue au-dessus de l'intime.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

À plus de soixante ans, j'avance sans me déplacer vers un vaste murmure qui me transporte quand j'y consens au fur et à mesure des êtres.



Ce qui persiste
OÙ QUE L'ON REGARDE

*Mais laissez-moi la mémoire, Rien
que la mémoire au dernier instant.*
ANNA AKHMATOVA, *Le Rosaire.*

À FORCE d'imaginer ce qu'ils ont vu, ces saules nettement près du chemin des Battures, tu franchis les rumeurs entre les nuages lacérés.

Pour ce qui s'en vient, tu passes outre la chaleur et le petit désarroi des cailloux. Surgit en progressant le portail de l'Isle-aux-Oies. C'est déjà autre part.

Qu'importe l'accès, pourvu que tu n'aies besoin en l'écrivant que de tes visions indispensables. Ose et t'y engage.

Tes pas réveillent naguère et les maisons déployées blanches.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Le village épars derrière ton dos, tu fredonnes l'air du temps de plus en plus moins seule pour peu que le hibou des marais et le busard Saint-Martin accompagnent ce qui n'y paraît pas de ton angoisse d'écrire.

Si tu ne te hâtes, les grandes marées te couperont d'abondance des phrases espérées vivantes dans la trace des lieux.

Sentinelles dressées, les saules t'épient avec vigueur.

Te voici dans l'accroissement des fleurs de marais face aux origines, et soudain ils sont en nombre : Asselin, Saint-Hilaire, Fortin, Lecompte, à la Grande ferme exprès pour toi.

Bolduc, Coulombe, Lapierre, ployés sur l'avenir. Tu les entends, peau et sang, de Prairies-Hautes à Conty, bâtir entêtés les premières versions d'une race d'insulaires.

Chaque sentier truffé de noms, tu cueilles le jour immobile qui remue l'invisible.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Tandis qu'à Melbourne il est quinze heures dans l'entrebâillement de midi entre la Grosse et la Petite-isle-aux-Oies, des canards que tu appelles t'enchantent.

Tu réponds au cri échoué d'une mouette sur le rocher de l'Hôpital, d'où s'échappe une flambée de mauves.

Ou alors, tu te tais écoutant l'antique résonance des toits.

Arsenault, Lavoie, Saint-Pierre, Vaillancourt ; lignées fluides sur ta prunelle avec ce qui persiste d'elles à partir des racines. Vézina, Gagné, Roy, Bernier, certains de ne pas tout à fait mourir.

Des siècles de grain à l'image des hommes harnachant la Coulée et le Grêlon où poussent des générations, l'oreille collée aux saisons.

Plus tard, les mains en visière estomperont la distance.

L'Isle-aux-Grues en regardant par-devant se peuplera d'enfants du plus petit au plus grand que des femmes auront portés d'un courage inouï.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Vivre hors l'essoufflement des civilisations serait ce que tu as cherché, tant cherché de magnifiquement à l'abri. Tu comprends, la pressentant, que ta défaite sera d'y renoncer.

Le roux de septembre s'accroche à ton cou périssable. Tu espères tu ne sais quoi, d'éternel.



Côte à côte avec tes rêves que dispersent les fougères humides, tu reviens à toi sur tes pas.

Ne garder de l'Isle-aux-Oies que ce qui tient lieu de son passé dans la bouche des vivants, « il y eut une chapelle-école, les dépendances des sœurs et la fromagerie ». Garder surtout l'enfance. L'eau des marais parfois le long des joues quand le souvenir embellit le souvenir.

Qui dira que ce qu'ils disent n'a pas été ?

Depuis la Pointe-à-la-Ferlebis à l'Anse-à-Biquette, la Petite-île coule dans leurs veines. Sa légende qui gémit aux carreaux.

Surgit le profil à une fenêtre, de Pierre Bécard de Granville.

Sans témoin autre qu'en alternance celui de sa sœur son ange surveillant la Folie pâle au pied du lit. Dans les trous du cerveau, le cristal de sa peau ; ô Geneviève jusqu'à l'étreinte.

Le frère amoureux le frère sous le masque de fer, et son cœur qui remonte des profondeurs, suppliant.

Et toi, qu'as-tu à offrir de la douceur contre la douleur ?

Une réponse même diffuse t'orienterait. Phnom Penh, Dachau, le Timor oriental, la Somalie, tu cherches ce qui t'en éloigne dans la distance.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

quinze décembre

Écrire, mon amour, ce voyage à l'Isle-aux-Grues d'où je ne partirai pas indemne, enserrée dans tes bras au plus proche des mots.

J'aurai inscrit l'avant de ce qui nous précède, demain appartenant aux dieux qui distillent le bonheur à leur guise et, pourtant, j'ai l'idée absolue d'une suite au poème et à nous. Ou alors, arracher le rêve au rêve.

Mon amour est immense et je tremble.

En état d'urgence, j'additionne les ravissements tel l'alchimiste par portion infime, l'or ardemment. J'imagine des métaphores à cette île. Tu viens vers moi. Ton visage n'est pas seul. Je penche la tête du côté de tes gestes et nous réinvente autre part. Gardant la mémoire de l'œil ouvert sur le fleuve par grand vent.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Écrire excessivement, et t'aimer. Ô t'aimer.



D'ADIEUX ET DE RETOURS

...l'étrange état qui est celui de toute existence, où tout flue comme l'eau qui coule, mais où, seuls, les faits qui ont compté, au lieu de se déposer au fond, émergent à la surface et gagnent avec nous la mer.

MARGUERITE YOURCENAR,
Anna, soror...

MAINTENANT que l'île s'éloigne près d'échapper à ta vue, toi n'as-tu jamais eu la certitude, la certitude vraiment, toi, la certitude totale d'y vieillir fabuleusement ?

Hors de ce lieu, ton destin tu le savais brouillait l'image. Mais l'horizon persiste.

Et sa magnificence pour te séduire.

Du haut des airs tu fouilles tes bagages à la recherche de ce bonheur terrible que tu emportes.

Chacune des maisons a la couleur de chacune son inventaire. Celle-là blanche et verte – si furieusement celle-là – c'est ainsi que tu t'en rappelleras ; inspiratrice en suivant le cycle des mots la marée l'amour.

Tu l'as apprise par cœur ; ses respirations au rythme des vents et du silence tu t'épuises à l'écrire. Cette maison, quand la neige surtout s'installait à demeure.

Vois et souviens-toi, juste au-dessus du chemin du Roi.

LÀ-BAS, L'ISLE-AUX-GRUES

Une petite bruine mouille ton âme d'adieux.

Tu ne résistes pas penchée sur un univers de toits à la dérive. Des visages s'offrent que tu enregistres à leur insu, mais c'est pour mieux les reprendre du début.

Que cette perspective en plongeant vers le sol t'ouvre aux retours. Tu portes en toi une île qui te portera au milieu de la chambre et des villes, une île te portera.

Ce à quoi tu aspiras n'est pas ailleurs.

Je tiens à remercier Simone Lavoie pour m'avoir aidée à apprivoiser l'Isle-aux-Grues, ainsi que Noël Gagné qui m'a permis d'explorer l'Isle-aux-Oies grâce à sa magnifique visite guidée. Je remercie également Jules Vézina dont le livre, *La Côte-du-sud... Histoire et généalogie d'un archipel*, a nourri ma recherche qui s'est abreuvée, en outre, aux données fournies par le docteur Jean-Marie Lemieux dans *l'Île aux Grues* et *l'Île aux Oies*. Merci, enfin, à Rachel et Gaston Bernier, si généreux de leurs souvenirs, à l'infirmière du dispensaire, Jacqueline Labrecque, dont les connaissances de la luxuriante flore des îles m'ont été précieuses, aux ornithologues, Jocelyn Landry et Peter Lane.

Un merci tout spécial à la première lectrice de ce texte et fidèle amie, Laure Belleau, pour la sensibilité de son œil critique.

Des extraits de cet ouvrage ont paru sous une forme légèrement différente dans la revue *Midi*, à Paris.

L'Isle-aux-Grues, juillet 1999, décembre 2000.

Table des matières

D'or et d'eau douce	II
Melinda et Juliana, en effleurant l'imaginaire	25
Des ciels chaque jour absolus	41
Tandis que se rapproche la frontière nue du paysage	57
Ce qui persiste où que l'on regarde	73
D'adieux et de retours	87

Là-bas, l'Isle-aux-grues
de Julie Stanton,
publié dans la collection « LE DIRE »
dirigée par Célyne Fortin,
composé en Jenson corps 21,
a été mis en ligne
en mars deux mil treize.